

## **Dimanche des rameaux et de la Passion**

### **Dans le cloître : procession des rameaux**

#### *Introduction*

La procession des rameaux commémore l'entrée de Jésus à Jérusalem. Ce fut un jour de gloire où le peuple a acclamé l'entrée de Jésus à Jérusalem comme Celui qui devait venir. Le peuple louait Dieu en espérant qu'il avait tenu promesse, car ce qui était annoncé avait commencé d'être réalisé par Jésus depuis la Galilée et tout au long de sa montée à Jérusalem. Dans l'ensemble des textes inspirés, Jésus retient un élément qui marque son originalité par rapport à d'autres qui se sont présentés et se présenteront comme messie. Un texte dit que le Sauveur ne viendra pas comme un chef de guerre sur son char de combat accompagné par des hommes en armes. Il vient, monté sur un petit âne, comme le sont les paysans et les enfants que l'on porte. Le Règne de Dieu n'est pas un temps de domination et d'oppression. C'est un temps de paix et de fraternité. Les rameaux que nous portons dans le cloître en témoignent. Nous marchons à la suite du Christ pour construire par notre vie la paix et la fraternité.

### **Dans la Chapelle : messe de la Passion**

#### *Homélie*

La bénédiction des rameaux ouvre le temps de la Passion. Les rameaux en sont un signe. En effet, dans nos régions, à la fin de l'hiver ou au début du printemps, on taille les arbres pour qu'ils portent du fruit en abondance. Il apparaît donc que la fécondité a un prix de renoncement et de séparation. Les rameaux que nous portons sont le signe d'une vie qui par le don de soi porte du fruit. En célébrant la messe de la Passion, nous en voyons la radicalité.

L'actualité nous le montre. Nous sommes dans l'émotion suscitée par la mort d'un officier de gendarmerie qui a pris la place d'une femme prise en otage. Il en a été la première victime. Au sens strict du terme, il a donné sa vie pour que d'autres aient la vie. Ce qu'il a vécu dans des circonstances tragiquement proches de nous réalise ce qu'a vécu Jésus pour que l'humanité soit sauvée de la puissance du mal. Le terme qui l'exprime est le verbe « donner ». Jésus a donné sa vie. Il est passé en première ligne pour affronter la puissance du mal. Il a pris la tête d'une humanité nouvelle fondée non sur le désir de survivre, fut-ce au détriment d'autrui, mais sur la logique de l'amour c'est-à-dire de donner. Donner sa vie ! L'actualité nous en montre la grandeur ; elle est reconnue par tout le monde dans l'émotion d'aujourd'hui, où il apparaît que tous bénéficient de l'héroïsme des hommes qui risquent leur vie pour que nous puissions vivre en sécurité et en paix.

Ainsi nous célébrons la passion de Jésus. Ce n'est pas dans la fascination de la mort, ni par complaisance pour la souffrance, c'est en vérité. Nous voulons faire que ce qui marque les limites et les malheurs de la vie soit chemin de communion. C'est ce que symbolisait notre procession. C'est ce que symbolisera notre procession avec le cierge pascal. Il est des temps pour le faire selon notre vie. Il y a des moments décisifs. Il y a les humbles gestes de la vie quotidienne. Il y a les gestes publics mais aussi les actes discrets, voire secrets. Il y a ce qui est mûrement réfléchi et décidé, mais aussi ce qui s'inscrit dans le cours familier de la vie où se tient bien souvent un trésor de générosité.

Notre prière aujourd'hui renouvelle notre foi en Celui dont le don de soi jusqu'à l'extrême fonde une vie nouvelle.

## Vigile Pascale 2018

### Une foi active

La brièveté du récit de Marc ne peut pas ne pas nous surprendre. En effet, nous aurions aimé avoir un récit circonstancié de l'événement fondateur du christianisme, la résurrection de Jésus. Nous aurions aimé qu'il y ait des signes spectaculaires, grandioses et incontestables. Non, rien de tout cela. Trois disciples de Jésus, Marie Madeleine, Marie mère de Jacques, Salomé vont au tombeau. En levant les yeux, elles le voient ouvert : la pierre qui le fermait était roulée. Quand elles s'approchent, elles voient un jeune homme vêtu de blanc... Ceux d'entre nous qui lisions la Bible n'ont pas de peine à reconnaître que le texte lu à l'instant est un récit de vocation. Dans tous ces récits, un envoyé de Dieu se manifeste. Après une parole qui rassure et reconforte, il donne un signe, puis une mission. Aujourd'hui, le signe est patent pour ces femmes présentes à la mise au tombeau de Jésus. Elles s'attendaient à voir un cadavre et elles constatent que le tombeau est vide. Elles reçoivent tout aussitôt une mission : dire aux disciples et à Pierre que Jésus les attend en Galilée, où ils le verront. La sobriété du récit est admirable. Mais avouons-le, nous aurions aimé en savoir plus. Et pourtant l'essentiel est dit, car la discrétion qui tient à distance le merveilleux est au service de la foi.

Jésus avait annoncé à ses disciples que la mort ne le garderait pas prisonnier. Les trois premières à entrer dans le tombeau le constatent : le tombeau est vide. Nous savons que le vide est parfois plein de sens. C'est la tristesse quand s'en est allé celui ou celle que nous aimons. C'est une bonne nouvelle, quand ce qui a disparu était source de souffrance ou de malheur. Dans tous les cas, le vide est riche de signification à l'intérieur d'un déroulement, d'un processus, d'une histoire. Il prend sens dans le lien avec ce qui le précède et ce qui le suit. C'est ce qui advient pour Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques et Salomé étaient disciples de Jésus. Elles avaient vécu avec Jésus une grande aventure depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. Elles avaient vu les guérisons, les rassemblements enthousiastes de la foule, l'entrée triomphale à Jérusalem. Elles avaient entendu les enseignements donnés au public ou dans l'intime du groupe de ses proches. Elles savaient ce que pensaient ses amis ; elles savaient aussi de quelle inimitié il était l'objet. Elles l'admiraient ; elles l'aimaient. C'était la vie, la vraie vie, celle qui est permise par la présence. Non pas seulement celle de la pensée claire qui prend parfois la forme de la prière, mais la présence qui cachée dans le cœur est une raison d'agir, de tisser des liens... bref de vivre ! Leur venue au tombeau marquait une fin.

Ce matin, l'envoyé de Dieu, éclatant de lumière, leur demande de poursuivre leur route. En étant les porte-parole de la bouleversante nouvelle, elles deviennent les instruments d'une présence renouvelée, celle de leur maître. Tel est l'acte fondateur qui nous rassemble : la foi au ressuscité que nous exprimons cette nuit par les symboles du feu, de la lumière dans la nuit, de l'eau baptismale, du pain et du vin partagés... La grande aventure de l'Esprit Saint qui fait de nous les enfants de Dieu se poursuit. En quoi cette histoire nous concerne-t-elle ? Comme ces femmes, nous savons que le tombeau est vide. Pour nous ce vide prend sens par toute la vie de Jésus que nous connaissons par l'Évangile. Nous recevons une mission : inviter nos proches à aller eux-aussi à la rencontre du Christ qui les attend.

Et pourtant, il demeure encore que nous voudrions voir ce qui advint à la résurrection. Désir légitime, qui doit se déplacer. Marc sait que nul ne peut voir Dieu de ses yeux de chair, aussi il n'a pas donné de description. Mais il a dit ce qui est advenu dans le silence du matin et employant une expression riche de sens en raison de la Promesse qui annonce la victoire du Messie : « *Un astre se lève* » texte fondamental dans la Bible car il fonde l'espérance messianique (Nb 24,17) dans la Torah. Marc écrit « *le soleil se levait* ». Cette phrase dit sans équivoque que la Promesse de Dieu a été tenue. Elle nous dit que la résurrection est davantage qu'un retour de Jésus auprès de ses amis, mais un passage qui donne sens à toute l'histoire et à la création.

## *Jour de Pâques 2018*

### **Parler vrai**

Le passage de l'évangile de Jean proclamé chaque année le jour de Pâques surprend toujours par l'abrupt de la conclusion : « Jusque-là les disciples n'avaient pas compris que, selon les Écritures, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts » (Jn 20, 9). Nous aurions aimé en effet qu'après avoir salué la foi de celui qui nous est présenté comme modèle, et pour cette raison ne porte pas de nom propre, il y ait une parole d'admiration ou de réjouissance. Non, une remarque cinglante sur l'incompréhension des disciples ! Je l'entends autrement que comme un reproche ou un dénigrement, mais comme un appel à bien comprendre le sens des verbes employés à propos de Jean : « *Il vit et il crut* ».

Bien des gens s'imaginent que ce que l'Évangile appelle « croire » ne serait que ce que l'on appelle aujourd'hui « croyance ». Le mot croyance est employé aujourd'hui comme un état que l'on admire chez les petits enfants. Ceux-ci découvrent le monde et ils y voient un champ de relations où les gestes, les déplacements, les bruits, les objets même ont comme une âme, exprimée dans les figures de héros, d'anges ou de figures tutélaires ou mauvaises – l'affectivité étant dominante. Ce monde enchanté est comme un rêve qu'il faut quitter pour accéder au réel et trouver son bonheur. Tout à l'opposé, il existe aujourd'hui une autre manière d'entendre le verbe « croire ». On le considère comme l'adhésion à la vérité comprise comme un corps de doctrine, dont la cohérence, la précision et la rigueur seraient la garantie de la vérité. Cette attitude est fort partagée dans notre monde, dominé par les sciences et les techniques ou la gestion mécanique. Dans l'un et l'autre cas, ce que l'on appelle croire ampute l'humanité de sa profondeur. Dans la lumière pascale, le récit de l'évangile de Jean nous montre que ce sont là des impasses. La foi n'est ni la symbolique emplie d'affectivité, ni la vérité prise dans l'organigramme des raisons suffisantes ! La foi est une relation vivante avec un vivant.

En voyant le tombeau vide, la mémoire des disciples s'éveille. Tout ce qu'ils ont lu dans les livres de la Bible, tout ce qu'ils ont vécu dans les jours de leur vie en Galilée ou à Jérusalem, tout ce qu'ils ont entendu de Jésus, tout ce qu'ils ont partagé avec lui dans le souci de guérir les corps, de purifier les cœurs, d'éclairer les esprits... Tout cela prend sens, tout s'unifie pour accéder à une présence. Telle est la foi : la lumière d'une présence.

Nous le savons bien quand nous voulons « parler vrai ». Entre des personnes qui s'aiment, la parole d'amour est toujours au présent – quand les amoureux se réconcilient après une querelle, ils n'emploient le passé (« je t'ai aimé/e ») que pour dire le présent (« je t'aime maintenant ») ; leur échange fonde une même présence où la parole advient dans sa vérité. Telle notre foi. Ce n'est pas la répétition de ce qui était déjà entendu, mais c'est comme pour la première fois. Une nouveauté advient où tout s'accomplit. Même les nuits, les errances, les tentations, les épreuves et les trahisons sont assumées dans l'absolu de la présence. Si balbutiante, si hésitante, si embarrassée que soit l'expression, elle est vraie de la présence qui est advenue.

Le mouvement décrit par le récit de l'évangile est ainsi celui de la foi qui naît : la course, la mémoire silencieuse, le regard sur les traces d'une mort vaincue, et dans la fulgurance de l'instant, la relation avec celui dont l'apôtre voit qu'il est présent. Il n'est pas prisonnier du cours du temps. Quand il lui faudra des mots pour le dire, il commencera son évangile en disant qu'il est la Parole créatrice, principe et fin de toute chose – alpha et oméga – maître des temps et des mondes. Cette présence plus intime à moi-même que moi-même car elle est l'amour créateur.

Saint Matthieu de Tréviers, 1<sup>er</sup> avril 2018  
Jean-Michel Maldamé

